

**Zeitschrift:** Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles  
**Herausgeber:** Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel  
**Band:** 33 (1899)  
**Heft:** 4

**Heft**

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1<sup>er</sup> Avril 1899.

Ce journal paraît une fois par mois.

On s'abonne chez M<sup>r</sup> le Prof. Fritz Tripet, à Neuchâtel, au prix de fr. 2.50 par an pour la Suisse et fr. 3.- pour l'étranger.  
Abonnement pris dans les bureaux de Poste, aux prix de fr. 2.60 pour la Suisse et fr. 3.50 pour l'étranger.

## LE CERF DANS LE JURA VAUDOIS ET NEUCHATELOIS

( SUITE ET FIN )

L'année dernière, le 6 Juin, un communiqué nous apprend qu'un cerf a été aperçu à la Cerma, entre Fenin et Valangin. - A cette même époque, des bûcherons de Boudry prétendaient avoir vu à plus d'une reprise un magnifique cerf au pied de la Montagne de Boudry, dans les environs du Chanet et des Métairies.

Le 30 septembre 1898, un cerf passe près du village d'Autavaux, venant du côté d'Estavayer; la gracieuse bête se dirigeait, en longeant les rochers qui bordent le lac de Neuchâtel en cet endroit, vers Forel. - Le même cerf est de nouveau aperçu le 5 Novembre au matin, à Marly (Fribourg), remontant la vallée de la Sérine du côté de la Crausaz; il reparait quelques heures plus tard au sud du village, dans les champs, s'approchait d'un attelage, semblant vouloir fraterniser avec les chevaux. Les travailleurs essayent de le cerner, mais d'un bond il leur échappe et s'enfuit dans la direction du Nord. - Vers le 10 Novembre, un cerf est aperçu près de Kalvilliers.

A la mi-Janvier 1899, un cerf se fait voir sur la grève méridionale du lac de Morat, dans le voisinage du Bey.

\* \* \*

D'après les citations qui précèdent, nous devons nous trouver en présence d'au moins deux cerfs solitaires, l'un se trouvant actuellement en terre fribourgeoise et le second au Val-de-Ruz. - Ce sont certainement des animaux provenant du troupeau lâché près d'Apples au printemps 1896, de jeunes cerfs ayant été chassés par de plus forts, et qui errent actuellement à la recherche de congénères. Il serait à désirer que notre Société de la Diana suivit l'exemple de sa sœur de la Côte et dotât ce mâle de deux ou trois compagnes.

Pour terminer cet article, nous dirons avec S. de Cherville, "que certainement nos forêts, par la réintroduction du cerf, gagneraient un caractère grandiose et vivant.

" Il est vrai que quelques agronomes atrabilaires réclament souvent, au nom des intérêts agricoles, l'anéantissement de cette espèce, suivant eux onéreuse et sans profit; si on les écoutait, le pays, déjà suffisamment chargé de l'utilitarisme, se grossirait d'une erreur de plus. Réduire l'humilité à l'indispensable ne serait rien moins que la rassembler au niveau de la bête, qui, elle, n'a d'autre aspiration, d'autre souci que la satisfaction de ses besoins matériels et ne voit rien au delà.

" Il est-il pas étrange d'entendre cette proscription réclamée à une époque où, dans toutes les classes, on commence à apprécier l'ornementation de l'intérieur, si agréable aux yeux ? Le luxe de l'extérieur dont tout le monde peut jouir, n'est-il pas, au moins, aussi nécessaire ?

" Le cerf est le luxe des grands bois ombreux, des profondes solitudes, où l'homme va rêver et se recueillir, se distraire et se retremper ; il en est aussi la poésie.

" Ces deux raisons suffisent parfaitement, en dehors des considérations cynégétiques que nous n'invoquerons qu'en seconde ligne, pour que l'on attache quelque prix à conserver dans nos forêts ces échantillons de la faune du passé."

*Verrières-Suisses, Février 1899.*

*A. Mathéy-Supra.*

## UN NID DE TROGLODYTES

Tout au bas du jardin qui entoure notre maison, coule un charmant ruisseau. Presque à sec en été, il se transforme en torrent écumeux à la fonte des neiges ou après de fortes pluies. En toute saison, ce cours d'eau a été le grand ami de mon enfance.

C'est sur ses bords, lorsqu'il faisait beau, que j'apprenais mes leçons, juchée sur les gros sureaux noueux, vieux déjà de bien des années, mais souvent le livre restait fermé et, bercée par un doux clapotement, je regardais couler l'eau et voler les oiseaux.

Mésanges, bergeronnettes, chardonnerets et pinsons aimaient le gai ruisseau et le vieux mur couvert de lierre qui le bordait d'un côté. Et moi je connaissais tous les nids ! Celui des chardonnerets sur le gros sureau, ceux des pinsons et des merles dans le lierre épais, les bergeronnettes grises avaient placé le leur entre deux pierres disjointes sous la clématite ; et la mésange, préférant le vieux mur, y avait trouvé un trou profond, une vraie chambre, où elle couvait ses œufs à l'abri de la pluie et des chats. Tous les jours je leur faisais une visite, assurée qu'ils m'aimaient et me voyaient avec plaisir.

Un jour, assise sur un arbre, je regardais des moineaux qui se baignaient ; tout à coup je vis passer devant moi d'un vol furtif et rapide un tout petit oiseau brun roux, avec des yeux noirs et vifs et une petite queue mince et raide, qui s'élevait toute droite sur son dos. C'était un troglodyte.

Cet oiseau singulier m'intriguait, et délaissant un peu les autres, je me mis à le surveiller tout particulièrement. Il était d'un naturel des plus timide, toujours caché derrière les troncs d'arbres et les pierres disjointes du mur ; mais il y avait dans toute sa petite tête fine une telle expression de gaieté et de bonheur, et sa chansonnette courte exprimait tant de joie de vivre, qu'en l'entendant on ne pouvait s'empêcher de lui sourire avec sympathie.

Après bien des jours d'observation, je crus avoir découvert la place où il cachait son nid. C'était dans un endroit sombre et sauvage ; le ruisseau, très encaissé, avait creusé dans le roc une excavation profonde où il se perdait un moment ; l'eau y coulait sans bruit et paraissait noire ; un grand rocher miné par les eaux s'avancait en une longue corniche moussue, tapissée au sommet par un lierre très épais, c'est de cette verdure que l'oiseau, bien caché, lançait les notes claires de sa courte mais joyeuse chanson.

Après bien des hésitations, je résolus d'aller à la découverte de sa demeure. La chose n'était pas facile ; je marchai avec précautions sur les pierres glissantes et polies par les eaux, m'accrochant aux aspérités du mur et aux vieilles racines ; enfin, après bien des peines, j'arrivai. J'écartais délicatement les branches de lierre, quand, tout à coup, un petit oiseau posa sur une pierre qui faisait saillie dans le

mur, s'envola en sifflant : c'était le troglodyte. Je m'approchai davantage et poussai un cri de surprise..... ce que j'avais pris pour une saillie du rocher n'était autre que le nid de l'oiseau. Mais quel nid ! Figurez-vous une boîte aux lettres de forme ovoïde, d'environ 16 ou 17 centimètres de haut, et dont l'ouverture serait petite et circulaire ; vous aurez une idée de ce qu'il était. - Quelle petite merveille que ce nid ! Je ne pouvais me laisser de l'admirer. Moitié terre et moitié mousse, il était construit avec un tel art qu'on le distinguait à peine du rocher dont il faisait pour ainsi dire partie. De l'ouverture pendaient quelques petites plumes, et comme j'avanciais la tête pour en examiner l'intérieur, j'aperçus deux petits yeux noirs brillants : c'était la mère qui couvait. Immédiatement je me retirai, de peur de l'effaroucher et je m'en allai, remplie d'admiration et de respect pour ces charmants petits oiseaux qui, malgré leur petitesse et leur incapacité apparente, avaient réussi à élever une telle merveille d'art et de construction.

Quelques jours plus tard, je trouvais sous le nid quelques fragments de coquilles blanches verdâtres, et les allées et venues du père et de la mère m'apprirent que les œufs étaient éclos.

Qu'ils étaient agiles dans leurs recherches, ces oiseaux ! A chaque instant ils arrivaient, plutôt courant que volant tout le long du ruisseau, le bec plein d'insectes ou de chenilles, dont quatre ou cinq becs grands ouverts s'emparaient gloutonnement. Je n'ai jamais pu savoir le compte exact des petits, l'ouverture étant trop étroite.

Peu à peu les oisillons devinrent grands et par conséquent plus affamés ; à l'arrivée du père et de la mère ils s'agitaient tant pour avoir à manger, qu'un jour j'aperçus avec horreur que le nid, ébranlé, commençait à se détacher du rocher ! Épouvantée, j'imaginai, pour consolider le nid, mille moyens tous plus irréalisables les uns que les autres. - Cette situation me tourmenta tout le jour ; enfin j'eus une inspiration lumineuse et le lendemain, munie d'un peloton de ficelle, d'un marteau et de deux ou trois planchettes, je vins glorieuse vers le nid ; j'avais trouvé, me semblait-il, un excellent moyen de le sauver de la ruine. Ils'agissait d'un échafaudage compliqué qui devait le soutenir et l'appuyer. Aussi quelle ne fut pas ma déception en le trouvant complètement vide ! Les petits s'étaient envolés le matin même. Et ce fut une chance pour eux, car ils auraient peut-être payé de leur vie l'installation de mon lourd échafaudage.

Un jour d'automne, après un grand vent et une forte pluie, le nid, tout dioloqué, se détacha du rocher et tomba dans le ruisseau. Si les troglodytes en furent désolés, je n'en sais rien ! Tout l'hiver et le printemps suivant, j'entendis leur gaie chansonnette ; mais malgré bien des recherches je n'ai pu réussir à découvrir leur nouveau nid. J<sup>re</sup> V.

## CORRESPONDANCE

Monsieur le Rédacteur,

A propos de la présence, sur le Mont Aubert, de l'*Hacquetia Epipactis*, plante qui appartient en propre aux Alpes de la Carniole et de la Carinthie, permettez-moi de vous citer les quelques lignes suivantes parues dans le Bulletin de l'Association pour la protection des plantes, N° 13 (1895), p. 76. Elles m'avaient été adressées par M. le Baron H. de Buren, à la suite d'un article paru dans l'Annuaire de la Société des touristes du Dauphiné, qui attribuait à son père la fondation d'un Jardin botanique alpin dans le Jura, en 1862 :

" Mon cher Monsieur,

" Je m'empresse de répondre à vos questions relatives à mon père.

" Sans avoir un jardin alpin jurassien, mon père transportait en effet souvent, soit à la montagne des Erses, soit sur la Roche du Montaubert, des plantes alpines ou autres acclimatées dans son jardin et sans que cette transplantation fût toujours suivie d'un succès complet. Je me rappellerai toujours le grand plaisir qu'il avait à retrouver assez souvent de ses anciens élèves qui s'étaient définitivement acclimatés sur ces hauteurs. Je ne dirai pas que cet enthousiasme fût toujours partagé par les botanistes parcourant ces régions et surtout alors qu'on leur expliquait l'énigme de leur trouvaille.

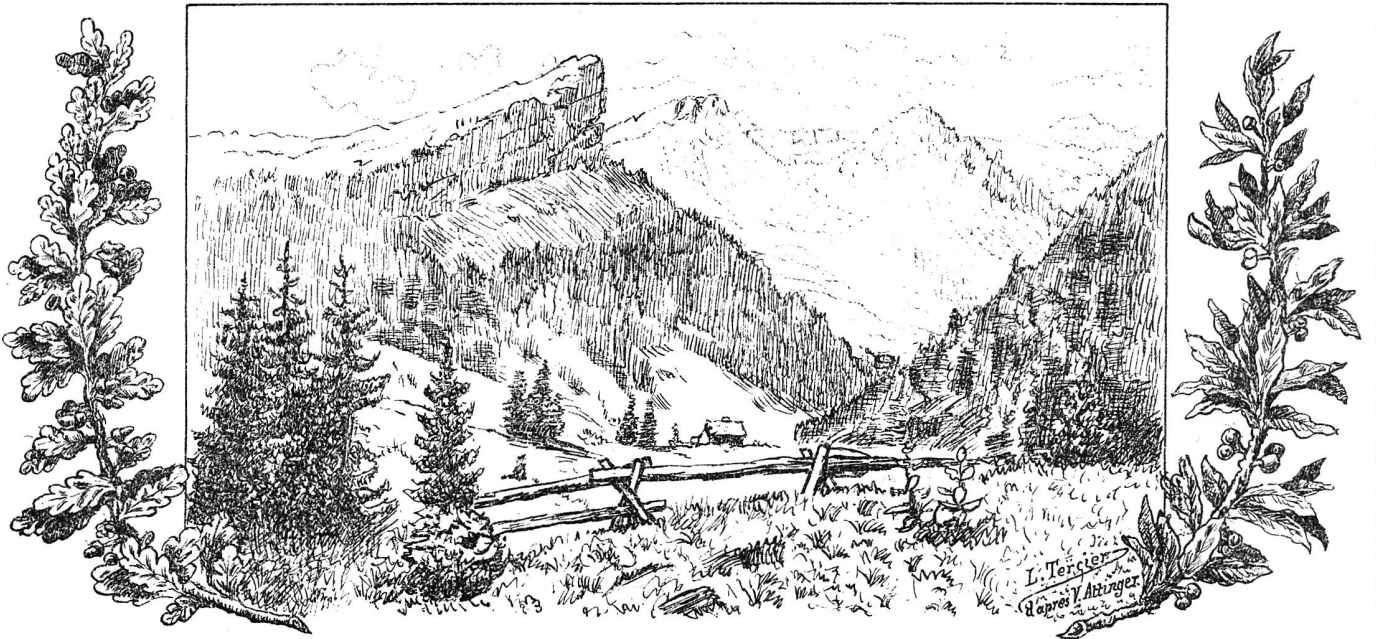
" Voici plusieurs années que je ne suis allé sur la Roche du Montaubert, mais je ne serais pas surpris qu'on y trouvât encore des anciennes protégées de mon père."

Ajoutons que M. Ed. Boissier a fait les mêmes essais sur les sommets du Jura qui avoisinent Baulmes. (Réd.).

\*\*\*

Ces quelques lignes expliquent la présence, sur plusieurs des sommets de notre bien-aimé Jura, d'un certain nombre d'espèces exotiques qui s'y maintiennent avec peine et n'y deviendront jamais subspontanées, car elles n'appartiennent pas à la catégorie des plantes envahissantes.

H<sup>re</sup> Correvon.



## CHASSERON

( AIR DE MARCHÉ )

V. Andree.

*Avec énergie.*  
*Tempo di marcia.*

1. Dans le Ju - ra riche en verts pâ - tu - ra - ges S'è - lève un roc au front ma - jes - tu - eux; On l'a - per - çoit de  
2. Sa pente au sud voit fleur - ir l'a - né - mo - ne, Son flanc au Nord se dresse ain - si qu'un mur; Des grands trou - peaux la  
3. Car en ce lieu no - tre no - ble pa - tri - e Ré - vèle à tous son char - me si puis - sant; Sur ces hau - teurs l'a -  
4. Au - tour de lui s'è - tend l'es - pace im - men - se Et l'Al - pe blanche et le lac a - zu - ré Dont au cou - chant la

loin vers les nu - a - ges Dres - sant al - tier son som - met sour - cil - leux. Sur nos co - teaux tous en sa - vent le nom :  
clo - chette y ré - son - ne Et sur sa cime on res - pire un air pur. Ô Ju - ras - sien ! loin du bruit qu'il fait bon  
me s'è - lève et pri - e Pour le pa - ys si cher à son en - fant. De "l'Hym - ne suisse" au ciel mon - te le son  
pu - re trans - pa - ren - ce Brille un ins - tant d'un é - clat em - pour - pré. Nous l'ai - mons tous, et dans no - tre chan - son

*rallentando.*

C'est no - tre beau, no - tre vieux Chas - se - ron. Sur nos co - teaux tous en sa - vent le nom : C'est no - tre beau, no - tre vieux Chas - se - ron !  
Vivre un moment sur le haut Chas - se - ron. Ô Ju - ras - sien ! loin du bruit qu'il fait bon Vivre un moment sur le haut Chas - se - ron !  
Dont vibre au loin l'é - cho du Chas - se - ron. De "l'Hym - ne suisse" au ciel mon - te le son Dont vibre au loin l'é - cho du Chas - se - ron !  
Di - rons tou - jours : Vi - ve Le Chas - se - ron. Nous l'ai - mons tous, et dans no - tre chan - son Di - rons tou - jours : Vi - ve le Chas - se - ron !

E. Dubois.

Autog. J.T.